

Galerie MAGNA, Ostrava, Rép. tchèque, 2000

ENTRETIEN AVEC L'ARTISTE

Olga Badalíková

O. B. : Après une longue période pendant laquelle tes gravures s'étaient caractérisées par d'énigmatiques textures enchevêtrées, accompagnées de charges de lumière, puis récemment par les visages des êtres trouvés dans la structure de contre-plaqué, tu exposes aujourd'hui une série de linogravures qui ont l'air de natures mortes imaginaires. D'où vient ce nouveau sujet de ton travail ?

O. M. : Les premières estampes de la nouvelle série prenaient naissance parallèlement à d'autres gravures comme par ex. « Les Repos » ou « Les Trouvés ». J'y ai été intéressé par la possibilité du retour des choses du monde objectif dans mes images. Dans le cas de la présente série, il s'agit d'« histoires » de la vie des bols, pots et verres ou d'objets pas trop définis, acteurs de rituels inconnus ou, au contraire, très familiers. Les recipients sont porteurs de mystère, témoins éloquents, et représentent pour moi un riche symbole. En fait, je n'utilise pas les objets composant la nature morte comme de simples accessoires. Ce qui m'intéresse davantage, c'est leur substance.

O. B. : Dans tes gravures c'est la lumière qui joue le rôle principale. Comment peut-on réussir à la faire rayonner de l'intérieur de l'estampe ?

O. M. : J'ai découvert la possibilité de travailler avec la lumière, il y a déjà vingt ans, quand j'ai commencé à utiliser les surimpressions de la couleur blanche semi-transparente sur le fond noir. Il est vrai que la première empreinte ne donne qu'un gris fade, mais quand on y superpose d'autres empreintes, parfois on réussit à « murer » en quelque sorte la lumière entre les couches de blanc. Alors la lumière ne provient pas d'une zone vierge du papier mais de l'endroit où se multiplient les surimpressions.

O. B. : Bien que, dans tes images, tu touches des sujets différents, il me semble que ce qui les unit est ce que j'appellerais « un somnambulisme gris-bleu ». Je serais intéressée – ce que c'est de savoir dans quelle mesure ce trait commun est donné par la technique d'impression que tu utilises, ou si cette caractéristique s'appuie sur un concept de départ bien défini, voire un sentiment permanent.

O. M. : Ceci concerne apparemment la question du développement de ma démarche et de la direction personnelle qu'elle a prise. Bien que la technique graphique puisse fonctionner comme un médium tout-à-fait neutre, elle est aussi une source d'une inspiration personnelle. Elle crée l'image, tout en la transformant simultanément. Et le graveur modifie activement la technique suivant sa nature. En ce qui concerne le point du départ, voici : lorsqu'il s'ouvre devant moi, grâce à une nouvelle idée, un nouvel espace, je dois sentir que cela m'attire et que cette éventualité recèle assez de mystère. Je préfère le mouvement dans un espace limité jusqu'à ce que toutes ses possibilités en soient extirpées. Et ce future espace se trouve habituellement là où je suis capable de commettre « physiquement » mon pas suivant, bien que je puisse voir plus loin ou ailleurs. Je ne force pas l'idée à se réaliser. Elle-même doit le demander. L'image, l'intention et le moyen de sa reproduction peuvent ainsi se fondre en une chose.

O. B. : Mais le trait typique de l'art contemporain n'est-il pas souvent la concentration sur un petit espace, ou plutôt la perméabilité réciproque des moyens d'expression, leurs innovations, des transgressions etc... Comment la gravure réussit-elle à réagir à de telles sollicitations ?

O. M. : Je pense que la gravure fait la même chose que les autres domaines artistiques. Elle aussi fait le « recyclage » de ce qui existait déjà, s'approprie des possibilités alternatives, fait une expansion dans tous les sens. Mais, parfois, il me semble qu'elle supporte moins bien la dictée omniprésente de la « nouveauté » puisqu'elle doit utiliser des procédés plus ou moins définis si elle veut continuer d'être considérée comme de la gravure.

O. B. : Qu'est-ce qui a le plus changé, de ton point de vue personnel, dans les arts visuels au cours des années récentes ?

O. M. : A mon avis, ce sont les circonstances de leur pratique qui ont beaucoup changé. Ainsi c'est devenu une idée courante de penser que l'art contemporain est un bâtiment en pierre qu'il faut assaillir par une attaque spectaculaire, faute de quoi l'artiste n'arrive pas à se mettre en valeur. Mais j'ai plutôt l'impression que c'est un refuge fragile et temporaire duquel il n'est même pas possible de forcer la porte. Tout ce qui peut arriver – c'est presque certain – c'est qu'au cours de la prochaine promenade, ce kiosque désiré aura l'air complètement différent, ce qui revient à dire que si nous pensons le trouver quelque part, elle ne sera pas sur le site attendu.